

Rencontres naturalistes

L'énigme des eiders bretons



Pour qui a voyagé dans le nord de l'Europe, l'image de l'eider est de celles qui restent, à la fois pour son omniprésence sur les rivages et pour le comportement incroyablement confiant qu'il adopte vis-à-vis de l'espèce humaine. D'une manière générale, il occupe les côtes basses, qu'elles soient rocheuses ou dunaires, insulaires ou continentales. Il aime à vivre en groupe à tout moment de l'année, pendant l'hivernage, lors de la mue estivale et enfin au cours de la période de reproduction, pendant l'incubation et l'élevage des jeunes, eux-mêmes bien souvent regroupés en crèches. Il est bien compréhensible que de telles dispositions aient facilité les études sur ce canard marin et qu'à l'heure actuelle, son écologie, sa répartition et sa démographie soient parmi les mieux connues du groupe.

Un placide cosmopolite

L'eider consomme exclusivement des organismes marins qu'il capture sur des fonds de trois mètres en moyenne, à des profondeurs en tout cas inférieures aux domaines de pêche des macreuses et des fuligules milouinans. Les mollusques, et les moules

en particulier, constituent l'essentiel de son alimentation, mais il lui arrive de varier l'ordinaire avec des crustacés ou même des échinodermes comme les étoiles de mer. Seule entorse à ce régime carnivore, les algues vertes et les graines de plantes côtières que les femelles prélèvent pendant la couvaison.

Les femelles se reproduisent dès leur troisième année. La période de ponte s'étale de la fin avril à la fin juin, les dates moyennes variant avec la latitude. Quatre à six œufs sont déposés dans un nid revêtu du célèbre duvet. Ce nombre, particulièrement faible pour un anatidé, est d'autant plus surprenant que les échecs totaux des couvées ne sont pas rares et que la mortalité des poussins est très élevée chez cette espèce : 60 % d'entre eux disparaissent parfois avant la première semaine. Ce formidable déchet est probablement dû pour partie aux conditions de vie souvent extrêmes dans ces parages nordiques, et notamment aux pénuries soudaines de proies. Mais la prédation est également facteur de mortalité ; elle est causée au premier chef par les goélands, de l'argenté au bourgmestre, mais aussi par les mustélidés comme la loutre ou le vison américain aujourd'hui présent dans différentes contrées nordiques. Seule une survie des



Philippe Prigent

La femelle de l'eider se laisse facilement photographier sur son nid.

adultes un peu supérieure à celle des autres canards vient compenser cette faible fécondité. C'est là, entre autres, la conséquence d'une pression de chasse faible ou nulle dans le sud de son aire de répartition hivernale. Toutefois, en raison de son mode de vie côtier, l'eider est souvent la victime de pollutions pétrolières ou chimiques dans des espaces maritimes peu ouverts, comme les chenaux des îles Shetland, la mer de Wadden, ou la Baltique.

Toujours est-il qu'il s'agit là d'une espèce abondante. Sa population européenne hivernante, estimée à près de deux millions d'individus, se distribue de part et d'autre du 60° parallèle. L'effectif français, quant à lui, oscille à cette saison entre 1000 et 2000 oiseaux qui fréquentent essentiellement le Pas-de-Calais et la Normandie, quelques-uns atteignant le littoral armoricain.

Des estivants clandestins

Des groupes d'eiders viennent donc passer la mauvaise saison dans les grandes baies bretonnes comme celles du Mont Saint-Michel, de Saint-Brieuc, de Morlaix, de Douarnenez ou de Vilaine. C'est là un fait bien connu des ornithologues. En revanche, ce que beaucoup ignorent sans doute, c'est que quelques oiseaux passent

clandestinement l'été chez nous. Et c'est ici que commence le mystère des eiders bretons.

Revenons en arrière, ou plutôt remontons vers le nord. Si l'on recense les grandes zones de peuplement en excluant les sec-teurs les plus septentrionaux, il apparaît que les bastions de reproduction les moins éloignés de Bretagne se situent en Irlande du nord et en Écosse où la population, en phase d'augmentation, était évaluée à 10 000 couples en 1970. Les autres noyaux relativement proches sont localisés au Danemark et aux Pays-Bas où, depuis son installation en 1906, l'eider s'est rapidement étendu autour des îles de la Frise. Au sud de ces zones, on n'observe ordinairement que des groupes d'oiseaux pour la plupart immatures, fréquentant les lieux favorables sans s'y établir véritablement. Faut-il alors considérer ce canard comme un simple oiseau de passage au sud d'une ligne Ulster-Hollande ? Mais dans ce cas, que fait-il chez nous en été ?

80 années de présence

En 1905, le docteur Louis Bureau, universitaire nantais et pionnier de l'ornithologie bretonne, découvre un nid d'eider sur un îlot de Loire-Atlantique. Événement isolé ?

Non, car à partir de cette date, d'autres trouvailles et observations vont régulièrement venir alimenter cette rubrique « mystère » qui a le Mor Braz pour théâtre et ce canard nordique pour acteur. Aujourd'hui, faute d'être résolue, l'affaire est au moins

de plus en plus circonstanciée. D'une part parce que, depuis les années soixante-dix, plusieurs des sites historiquement concernés ont été mis en réserve par la SEPNE. Ensuite parce que, depuis 1983, le phénomène manifeste une sorte d'emballlement.



Située à plus de 600 kilomètres à vol d'oiseau des plus proches zones de reproduction d'Écosse et des Pays-Bas, la petite population d'eiders qui se maintient dans le Mor Braz depuis le début du siècle au moins paraît extraordinairement isolée.

Depuis les premières mises au point, deux secteurs du Mor Braz sont à placer en première ligne : l'archipel d'Houat et les îlots de la baie de La Baule. Ces derniers, outre les nids trouvés ponctuellement, accueillent en permanence des groupes d'oiseaux de l'ordre d'une bonne centaine, au printemps et en été. Ce ne paraît pas être le cas autour de l'île d'Houat dont les parages sont, il est vrai, moins faciles à visiter. En tout cas, lorsqu'en 1983 un nid est localisé sur les récifs des Evens, la réaction première est de considérer la trouvaille comme un nouvel avatar de cette population qui, depuis 80 ans au moins, pratique un isolement forcé à l'égard de ses congénères nordiques. Songeons en effet que ce noyau se maintient, à vol d'eider, à plus de 600 kilomètres des zones de reproduction les plus proches outre-Manche et aux Pays Bas. Le problème de l'isolement n'est d'ailleurs pas le seul élément troublant dans cette affaire. Se pose également la question suivante : pourquoi le

Mor Braz, et le Mor Braz exclusivement, plutôt que les Glénan, les Sept-Iles ou l'archipel de Molène où la physionomie générale des lieux devrait à première vue tout aussi bien convenir aux exigences écologiques de l'espèce ?

Emballlement

La tentative de reproduction aux Evens en 1983 est suivie d'une autre l'année suivante. En 1985, le cas se répète, et une ponte abandonnée est trouvée sur Glazig dans l'archipel d'Houat ; pour la première fois, deux essais de nidification sont signalés simultanément. En 1986, c'est un total de quatre nids qui est atteint, pour quatre îlots différents. En 1987 enfin, ce sont six nids qui sont répertoriés sur deux des sites de l'année précédente. Même en tenant

compte de recherches plus orientées, il est indéniable qu'il se passe quelque chose de nouveau. Toujours dans ce fameux Mor Braz ! La limitation du phénomène à ces eaux de Bretagne sud est probablement le point le plus remarquable de tout cela. Depuis dix ans, les seuls cas signalés hors de cette zone sont une reproduction réussie en Normandie en 1979 et, après plusieurs échecs, une autre nidification couronnée de succès sur la réserve naturelle du banc d'Arguin en Gironde.

Un groupe « eiders »

Sans pour autant clarifier complètement les choses, l'histoire d'un second cas de petite population isolée apporte peut-être un élément de réponse concernant l'origine du peuplement du Mor Braz. En 1956, à la suite d'un hiver particulièrement rude, des bandes d'eiders sont apparues près des côtes de la Camargue ; depuis lors, un noyau permanent s'y est constitué. C'est peut-être un événement climatique analogue qui, au début du siècle ou même avant, a conduit à l'établissement de l'eider dans le sud de la Bretagne. Ce qui paraît hautement probable, c'est que seule une immigration régulière peut pourvoir au maintien de ces groupes isolés, les immatures amenés là par l'hivernage comblant les trous occasionnés par la mortalité adulte. Le

nombre dérisoire de jeunes nés sur place n'est en effet en aucun cas susceptible d'assurer à lui seul la stabilité des effectifs.

Alors que faire ? Se contenter d'observer le devenir de ces avant-postes ou, dans le cas du Mor Braz, tenter de favoriser la constitution d'une population reproductrice viable ? La tendance observée depuis 1983 pourrait faire pencher le choix vers la deuxième option ; tel serait a priori le souhait des naturalistes locaux. Mais il faudrait pour cela prendre la mesure des contraintes pesant sur ces oiseaux, avec en premier lieu, la pression humaine croissante en baie de la Baule ainsi que l'importance des colonies de goélands dans l'archipel d'Houat. Il y a là, de toute façon, matière à réflexion et à projets pour la Commission réserves de la SEPNE et le groupe eiders en voie de constitution.

Alain Thomas



Les derniers épisodes du feuilleton de l'eider du Mor Braz ont pu être écrits grâce aux observations de F. Bioret, E. Danchin, J. David, R. Gautron, G. Leray, P. Monnot, E. Pasquet, O. Plantard, A. Robert, C. Thomas et P. Yesou, sans oublier tous leurs coéquipiers dont les noms ne sont pas parvenus à l'oreille du présent narrateur.

C'est sur des îlots de ce type que l'eider niche, ou tente de nicher dans le Mor Braz.



Fred Bioret